LA Presse de la Nouvelle-Orléans
BUREAUX, No 73, RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI, 22 DECEMBRE.

FEUILLETON.

SPLENDEURS ET MISERES DE PARIS.

ROMAN D'ALFRED DE BRÉHAT.

TROISIEME PARTIE.

LE PRINCE AUX PERLES
PAR OCTAVE FERÉ.

XV.

BATAILLE!
(Suite.)

Il va sans dire que pour cette aventure, renonçant à leur costume d'apparat, ils avaient pris celui de marinierS de profession, avec des chapeaux à larges bords retombans, qui, au besoin, aurraient dissimulé leurs traits.

Avant de commencer leur exploration, Ang-Giang se pencha vers son chien, le caressa et lui adressa quelques mots.

L'excellente bête agita sa queue, dressa ses oreilles pointues, prit le vent et gratta le sol en poussant un grognement étouffé.

— Attention! dit son maître à ses amis, Rack-Robo m'indique, a n'en pas doutar, qu'il est resté quelqu'un dans l'île.

— Il ne peut y avoir beaucoup de monde, repartit Nazir, mais la main sur vos armes, messieurs, et tâchons d'apercevoir les premiers sentinelles de l'ennemi.

L'Annamite poussa en avant son chien, qui comprit qu'il s'agissait de renouveler le trajet du soir précédent, et conduisit son monde sans encombre et sans égratigner jusqu'à la haie.

Nazir guit l'œil à une lézarde et se rendit compte des choses. Il vu signe, il indiqua à ses compagnons qu'il ne se trouvait qu'un individu au gîte.

C'était Vincent Marjoux, qui, sachant qu'il avait du temps devant lui, allumait sa pipe, assis sur un paquet de jonces, à la lueur d'une chandelle dont la mèche longue et charbonnée donnait plus de fumée que de clarté.

Il fallait absolument le saisir là, pour l'empêcher de se sauver et surtout de donner d'une façon ou d'une autre un signal à ses complices. Mais l'embarras consistait à tourner la haie pour arriver à la porte, à travers l'épaisseur de la végétation ardue et enchevetrée, qui, en plein jour, avait arrêté les bandits eux-mêmes. Il fallait aussi procéder sans bruit, car l'oiseau déniché, il serait au moins très malaisé, même avec l'aide de Rack-Robo, de le rejoindre.

Ce fut cependant encore l'excellent chien qui trouva la meilleure direction, en faisant suivre à ses maîtres des sinuosités adroites qui les dégageraient du plus mauvais endroit. Le accès de la caverne devint facile. Nazir engagea ses compagnons à s'arrêter, et, s'avançant tout seul sur l'herbe et la mousse qui amortissaient entièrement sa marche, il arriva droit à la porte, dont la claie était bénite, et s'y montra dirigeant de chaque main un pistolet, dont il fit craquer le déclic, sur l'éclaireur.

—Pas un mot, pas un cri! ordonna-t-il d'un ton péremptoire.

Marjoux aperçut en même temps l'homme et les pistolets. Il se rejeta en arrière, et, malgré cette menace, un cri lui échappa d'un cri rauque, causé par la surprise et l'effroi, mais non par l'envie de désobéir.

— Tu ne sai a moi! reprit le Persan, mais je ne la prendrai que si tu résistes. Oh! dans ce cas, je t'en préviens, tu es un homme mort.

— Que voulez-vous? balbutia le misérable, dompté par ces façons et par cet accent.

— Es-tu seul dans l'île?

— Oui.

— Combien sont-ils dans le canot?

— Vous avez donc? .... voulez-il demander.

— Je sais ce que je dois savoir. Réponds, combien sont-ils?

— Quatre.

— C'est-à-dire Périzel, les deux Blairzof et Goulard?

Marjoux, complètement subjugué, répondit par signe de tête.

— Et ton patron?

— Mon .... mon patron! ....

— Pas de faux étonnement .... le prétendu Joseph Pommier, où se trouve-t-il?

—Comment! vous savez aussi ....

—Réponds.

—Monsieur Pommier est dans un petit café du Pecq.

—Où il attend que tu lui portes des nouvelles?

—C'est vrai.

—Eh bien! tu les lui porteras.

—Vous dites?

—Quand ce sera fini .... Passe-moi ce rouleau, ajouta-t-il en indiquant du bout d'un de ses pistolets, et sans cesser de tenir la gueule de l'autre fixée sur le bandit, passe-moi ce rouleau de papier qui est là.

—Quoi! .... vous voulez! ....

—Je t'ai dit de ne pas raisonner.

—Voilà, monsieur, fit l'éclaireur en lui tendant avec un pénible effort ce qu'il demandait.

Nazir mit son pistolet de gauche au repos, prit le rouleau et le plaça dans une des grandes poches de sa vareuse.

Ces papiers étaient ceux que Saint-Vallier avait préparés pour être signés sous menaces de mort par M. de Lareigny.

—A présent, dit-il, conduis-moi.

—Où cela?

—Mais à l'endroit probablement où tout à l'heure vont venir débarquer les amis.

—Allons! murmura le misérable, accablé, et n'entrevoyant aucun moyen d'échapper à ce surveillant.

—Je te préviens, lui dit encore Nazir, que j'ai avec moi toutes compagnes, et que ses revolvers de mes compagnons sont aussi impoyables que mes pistolets, au premier souffle, au premier mouvement de résistance ou de trahison.

Marjoux reconnut l'exactitude de cette déclaration, en apercevant, dès qu'il mit le pied dehors, les ombres noires et menaçantes d'Eddin et d'Ang-Giang, se rangeant, l'arme au poing, à sa droite et à sa gauche.

Lorsqu'on arriva à la crique, Nazir fit placer ses deux amis d'un côté du sentier, à l'abri de la végétation, et lui-même se posta en face d'eux, avec l'éclaireur, qui sentait son pistolet sur sa poitrine et, dans son épouvante, distinguait à travers les ténèbres les revolvers braqués également en face de lui, et dont un accident pouvait amener la détente.

Rack-Robo, dressé sur ses pattes, se tenait auprès de son maître, devinant un danger, et prêt à le défendre.

Les autres, des brigands ne tarda pas à s'annoncer par le clapotis des rames, malgré l'adresse des deux nageurs.

Le bandit, saisi et haletant, n'aurait demandé qu'à les prévenir; mais il y allait de sa tête, et malgré sa confraternité et sa rage, il se sentait à la merciale l'ennemi.

Quand Périzel fit entendre son sifflet, il hésita à répondre, mais il sentit la gueule du pistolet s'appuyer contre sa poitrine, et il siffla à son tour.

Une seconde après, lorsque le scionneur lui envoya le mot d'ordre, il chercha à résister ou du moins à prévenir ses complices du péril où ils allaient tomber; mais son regard épouvanté aperçut un mouvement en face de lui, et les revolvers firent jaillir leurs quintuples canons; un gorge desséchée articula d'un ton rauque les mots qu'exigeait le chef.

Ce fut encore le Persan qui le poussa vers le bord, lorsque Périzel lui lança l'amarre; seulement nous avons à préceuir le mot de ne malheureuse calculée, au lieu de la fixer, il chercha l'occasion de sauter dans la barque et de se sauver avec ses camarades.

Son trait, plusqueu fut suivi d'un autre; c'était Rack-Robo qui se jetait à l'eau, sur l'ordre de son maître, pour le repêcher et le ramener de gré ou de force au rivage. Ces chiens cochinchinois sont presque amphibies, la rivière, leur élément tout autant que la terre. Une lutte cariesse et opiniatre commença entre l'homme, qui ne voulait pas être repêché, et le chien, qui tenait à faire son métier de repêcheur.

Vincent Marjoux, nageur assez adroit, se sentant d'un bras, et de l'autre écartait l'animal, qui clapotait, se débattait, aboyait d'une façon désespérée, et ne se faisait pas faute de boire des rasades de mauvaise eau partout où il pouvait atteindre le fugitif.

—A moi donc, à moi, de canot! cria à la fin l'éclaireur aux Blairzof, qui ne visaient qu'à gagner le large, et que sa lutte contre Rack-Robo l'empêchait de rejoindre.

Les Blairzof, ainsi interpellés, n'osèrent plus faire la sourde oreille; mais se rapprocher, ils comprenaient du moins de s'éloigner, et Marjoux fait par gagner de l'avance, toujours combat tant son adversaire, qui devenait plus furieux à mesure qu'il s'éventuait du bord.

—A moi donc! vous autres! .... criait-il d'une voix déjà cassée, à bout de force et d'haleine, à moi! ....

Il ne lui restait plus qu'une brassée à franchir; le chien, furieux de voir se proie lui échapper, lui mata sur la nuque, lui imprima un plongeon et lui enfonça ses larges crocs aigus au défaut de l'épaule, après avoir déjà déchiré une blouse.

Tout cela, qu'on se le rappelle, se passait dans une pénombre à peine trèsparente pour les prunelles des ramers, et où l'œil phosphorescent du chien des arroyos avait tout l'avantage. Cependant, à cette courte distance, Blairzof pas vit le danger de son allié et lui tendit une rame, à laquelle il se rattacha avec l'énergie suprême que donne une pareille situation.

Le chien n'en devint plus acharné, et sans aucun doute ses terribles dents allaient saisir Vincent à la gorge si Firmin ne fût intervenu à son tour, et d'un coup d'aviron, énergiquement appliqué sur les reins de la vaillante bête, ne l'eut à son tour replongée dans la rivière.

Marjoux était enfoncé, mais sauvé. Les Blairzof l'attirèrent à eux et le repêchèrent. Puis, se sentant la conscience tranquille par cet acte de camaraderie, et appréhendant de se mêler à la lutte qui s'agitait dans l'îlot, et qui devait être terrible, à en juger par les bruits qui leur arrivaient, ils quitèrent prudemment ces parages malsains, et retournèrent du côté du Pecq, cherchant un endroit commode pour débarquer, en s'éloignant le plus possible de celui où ils étaient descendus une heure auparavant.

Rack-Robo, étourdi du coup violent qu'il avait reçu, coula jusqu'au fond, reparut une minute après à quelque distance, faillit couler de nouveau; mais avec un effort désespéré, il trouva assez d'agilité pour regagner lentement le bord, où il se hissa et tomba épuisé, brisé, sur-l'herbe, qu'exhalait un cri lamentable.

Son maître était trop occupé pour venir à son aide; mais il lui envoya un mot d'encouragement, qui parut lui faire du bien, à en juger par le faible mouvement qu'il imprima à sa queue.

C'est que la bataille était rude et désespérée entre les trois amis et leurs féroces adversaires. Il n'avait pas fallu moins des forces réunies d'Ang-Giang et Eddin bey pour venir à bout de scionneur et l'empêcher de se servir d'un pistolet et d'un couteau dont il était porteur. Désarmé, non sans dommage pour les deux jeunes gens, qui saignaient à plusieurs places, il se débattait encore, se roulant par terre, frappant des jambes et des poings, et dans cette gymnastique désespérée leur échappant parfois et les entraînant avec lui.

Leurs menaces ne servaient qu'à l'exciter; c'était en de ces déterminés soupçons que rien n'effraie.

Le combat n'était pas moins terrible du côté de Nazir et de Goulard. Celui ci, qui se vantait de n'avoir jamais trouvé son maître, crut d'abord le faire qu'une bouchée de son adversaire. Mais du premier choc il reconnut qu'il avait affaire à forte partie. Le Persan aurait pu, de prime-abord se servir de ses armes à lui, mais il préférait faire ses plans d'éviter le [illegible] brute par la seule [illegible] de son [illegible] et [illegible] son [illegible] et [illegible] de son [illegible] et [illegible] de son [illegible] et [illegible] de